

diagonale **Un Québécois dans les problèmes communautaires belges : « Sacré bazar ! »**

C'est ce qu'on appelle un aventurier. Jean-Pierre Roy, un cinéaste québécois, s'est plongé dans les épineuses questions communautaires belges et en a tiré *Ceci n'est pas un lion*, un documentaire de plus de deux heures qu'il présente ce mardi soir en avant-première au cinéma Galeries, à Bruxelles. État d'âme de l'auteur après cet exercice ? « Comme on dit chez vous, c'est un sacré bazar ! »

Jean-Pierre Roy n'a pourtant pas froid aux yeux, il est lui-même souverainiste, c'est-à-dire indépendantiste, selon le vocabulaire québécois. Sans œillères donc et avec un abord volontairement naïf, il a multiplié les entretiens. D'Olivier Maingain (Défi) à un Bart De Wever (N-VA) fuyant, en passant par des historiens, sociologues, journalistes, retraités de la politique ou humoristes, Jean-Pierre Roy a voulu comprendre cette volonté d'autonomie flamande après l'arrivée de la N-VA au fédéral. Mais entre l'article premier des statuts du premier parti flamand, qui prévoient l'indépendance, et la réalité, la

pause communautaire de cinq ans et peut-être de dix, le documentariste reste quelque peu perplexe. « Ce qui me marque à la N-VA, c'est la rhétorique qui tourne en rond. Face à des indépendantistes convaincus, je m'attendais à un discours plus direct. Je m'attendais à ce qu'ils me disent qu'ils travaillent à l'indépendance, la préparent, la veulent tout de suite. Comme au Québec, où deux référendums ont déjà eu lieu, ou en Écosse. Là c'est du sérieux, ils y vont au bâton. Et d'habitude, une demande d'indépendance, c'est ça, c'est du viscéral. Mais ici, c'est un jeu d'experts, on gagne du temps, on tente de rester au pouvoir avec endurance, tout en accueillant Puigdemont... »

D'autres aspects de l'indépendantisme flamand gênent l'auteur. « J'ai été surpris d'apprendre que les droits des francophones de la périphérie n'étaient pas respectés. Le nationalisme flamand s'est construit sur une opposition entre peuple et élite. Mais les gens de la périphérie n'ont plus rien à voir avec cette élite francophone de jadis. Au

Québec, on n'a pas "démonisé" les anglophones. J'ai beaucoup de sympathie pour la demande d'indépendance flamande, mais si vous voulez faire un pays, faites-le correctement. A la N-VA, on en veut aux francophones et ce n'est pas comme ça qu'on crée un pays respectable. »

Et puisque l'auteur n'a aucun tabou, il s'est aussi posé la question de Bruxelles. « C'est comme si les Québécois n'aimaient pas Montréal ! Et je découvre Bruxelles, ce mélange de technocrates, d'experts, sa diversité, ses forêts à portée de main. Il y fait bon vivre. Alors pourquoi la dénigrer ? La N-VA n'a pas le courage politique d'aller à l'indépendantisme et rejette sa capitale, Bruxelles. Sacré bazar. »

Moralité ? « On l'a vécu au Québec : un parti qui veut faire l'indépendance et ne le fait pas risque un retour de boomerang. Chez nous, le parti souverainiste a quasiment été rayé de la carte. » Pas sûr que les francophones d'ici sont aussi impatients de voir la N-VA passer la deuxième vitesse... ■

BERNARD DEMONTY